



# Un besoin de lumière

Tome 1 : la vérité de Mélvir

Hervé Jault

Roman

Hervé Jault

# Un besoin de lumière

*Tome 1 : La vérité de Mélvir*

© Hervé Jault, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5252-9

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'espérance, c'est croire que la vie a un sens.

Abbé Pierre

À tous les réfugiés que j'ai accompagnés,



# Chapitre 1

## Au chevet de maman

Sept ans auparavant.

Il est tôt quand je pénètre dans la chambre où maman est alitée. La commode est recouverte d'une fine couche de poussière. Des livres débordent de la table de chevet en formant une cascade d'ouvrages. Du linge propre : ça sent de loin un mélange de lavande et de muguet. Le petit-déjeuner que je lui apporte devrait lui redonner des forces : cette énergie qui la quitte au quotidien.

Elle fait pivoter sa tête et son visage s'illumine en me voyant entrer.

« Bonjour, Mélvir. Comment tu vas ? »

— Très bien maman. Et toi ? »

Elle tente de se redresser, non sans mal.

« La séance d'hier m'a fatiguée. Avec les produits qu'ils m'ont servis, c'était pas le repas dans un grand restaurant.

— T'as eu mal ? »

— J'ai une nouvelle fois dégusté, comme au resto, mais pas du cœur, ce coup-ci, soupire-t-elle en se pinçant les lèvres. Que m'as-tu apporté ?

— Un petit chocolat et un croissant. Papa l'a acheté ce matin, à la boulangerie.

— Ton père est trop fort. »

Je l'aide à s'asseoir en plaçant un oreiller dans son dos. Elle a encore maigri. Ça se voit sur son visage émacié, à ses bras fins et diaphanes. On dirait des bâtons en bois.

Quand je repense au diagnostic de l'an dernier. Quand je repense à cette journée, quand elle et papa sont rentrés de l'hôpital d'Angers. Ce jour-là, nous sommes tous tombés de haut, de très haut. Nous avons la tête de ceux qui n'avaient rien vu venir. Alors, nous avons espéré. Espéré que ce ne soit pas grave. Espéré que ce soit bénin. Il fallait passer des examens plus poussés. Quand la nouvelle est tombée, comme un verdict à l'issue d'un procès, nous avons tous les trois le moral à zéro. Mais maman est une femme forte. C'est elle qui affronte la maladie, avec courage, sans se plaindre. C'est elle qui nous remonte le moral quand papa et moi n'avons plus d'espoirs justifiés. Son courage me guide. Plus que jamais.

« Bravo Mélvir ! Qu'il est bon ce chocolat. C'est toi qui l'as fait ?

— Euh, oui, je suis content que tu le trouves délicieux. J'ai moi-même versé la poudre. Et cette poudre a dissous.

— C'est pas cher, glousse-t-elle en ricanant quelque peu. Grâce à toi, il me redonne énergie et force pour en découdre avec le mal. »

Depuis le début de cette épreuve, maman collectionne les livres sur Confucius. Sa table de chevet regorge de bouquins sur le philosophe chinois. Elle retrouve force et foi à travers sa manière de penser, de cogiter... cette liberté, cette sagesse, cette notion du devoir qui transpire en lui.

Elle montre du doigt le cadre juché sur la commode d'en face. C'est la photo de son mariage avec mon père. Je comprends en silence qu'elle veut le tenir entre ses mains. Alors, je me précipite pour le lui donner tout de suite.

Je l'admire à toucher des yeux cette photo. Elle la caresse de ses doigts. Ses sourcils se dressent, restent haut sur son front. Son regard s'éclaire, s'illumine de manière intense. En touchant la plaque en verre du cadre, ses couleurs reviennent. Il suffit de peu pour regonfler le moral d'une mère qui souffre. Une photo, un sourire, un geste, un mot gentil, ou même une blague nulle. Je l'imagine deviner papa qui s'était taché pendant le repas ; tonton Gaston qui avait fini la nuit, tout nu sur le balcon de la salle des fêtes ; le cousin Pascal, saoul, qui était rentré chez lui avec une amende aussi salée que les plats, à cause d'un banal contrôle routier.

« Mélvir, mon chéri, promets-moi, promets-moi d'être au côté de papa quoi qu'il arrive ?

— Oui, maman. Mais tu sais, papa, il est très pris par son travail.

— Papa saura se libérer pour mieux te suivre et t'accompagner. Je le connais. Confucius disait : "la force d'une nation découle de l'intégrité du foyer". Il voulait dire par là que la famille est la base de tout. Il faut s'aimer et être solidaire. Tu comprends ?

— Bien sûr, maman. »

La fenêtre donne sur le jardin. Papa l'a aménagé avec soin. Je regarde à travers la vitre translucide et aperçois des oiseaux migrants.

« Hé, regarde maman, il y a des oies qui partent vers le Sud !

— Ah oui, en effet.

— Pourquoi ils quittent maintenant nos terres ? »

Ma mère se tourne vers moi pour mieux s'adresser à son unique fils.

« Tu sais, ces pauvres oiseaux. Ils quittent leur lieu de vie parce qu'ils fuient le

froid de l'hiver pour des contrées plus propices à une vie radieuse. Ils quittent des lieux hostiles à une vie sereine. Et laissent tout derrière eux.

— Ils reviendront tous, tu crois ?

— Oui, ils reviennent toujours. Certains mourront en cours de route. Ils connaîtront la fatigue, la peur, la soif, la faim, des doutes et des embûches innombrables. Ce changement ne sera pas facile à vivre. C'est leur existence. Qu'il en soit ainsi. Ces braves volatiles vont vivre des épreuves terribles. Savent-ils ce qu'est la vie ? Confucius enseignait : "Quand on ne sait pas ce qu'est la vie, comment pourrait-on savoir ce qu'est la mort ?" Je trouve cette citation si belle. On ne peut jauger la vie tant qu'on ne sent pas la mort au plus près de soi. »

Maman repose son bol de chocolat. Elle a presque tout bu. Ses forces vont revenir. À n'en pas douter. Une femme forte recouvre toujours l'énergie perdue au combat.

« Tu vois Mélvir, comme ces oiseaux, tu trouveras ton chemin, celui qui mène vers l'absolu, celui qui te donnera un sens à ton existence. Tu devras trouver ta vérité. C'est certain.

— Oui.

— Écoute-moi bien Mélvir : fais-moi la promesse de continuer à étudier. Dis-moi que toi, tu lâcheras rien durant toute ta scolarité et même après. Jure-moi d'avancer dans tous tes projets malgré les doutes, les craintes, les échecs, et... zut, j'en oublie. Tu deviendras un grand garçon, un homme apprécié et reconnu, un scientifique, un grand physicien. Tu trouveras ta Voie. Celle qui te mènera vers le succès, vers une vie épanouie. Celle si souvent évoquée par mon philosophe chinois préféré.

— O.K. j'essaierai, maman. Promis. »

La bravoure de ma mère me donne aussi une leçon de vie : me battre sans relâche pour atteindre mes objectifs et m'épanouir dans mon existence. Selon elle, le jour où je trouverai ma Voie, j'aurais réussi.

Maman termine de boire son chocolat chaud. Elle pose le bol sur la table de chevet couverte de livres et se tourne vers la fenêtre de la chambre. Puis considère les oiseaux. On peine à les apercevoir ; ils sont déjà loin. Très loin. Leur vie sera rude. La mienne aussi.



## Chapitre 2

### Le travail a ses bornes

Angers, été 2014.

L'obscurité de la nuit a laissé place à la lumière du jour. Nous voilà affairés à charger le véhicule. Trois mois. Trois mois que je travaille au sein de ce cabinet de géomètres-experts situé en centre-ville d'Angers.

D'ici quelque temps, ma période d'essai sera passée. Mon employeur ne pourra plus m'évincer du jour au lendemain. Je m'imagine en train de chercher mon appartement. Ce sera un deux-pièces. Bientôt, je m'installerai dedans. Enfin. Après avoir toujours séjourné dans des logements petits, minables et insalubres.

Nous partons effectuer un bornage dans un futur lotissement. Notre mission : matérialiser les délimitations de terrains à bâtir. Tout est chargé. Nous ne perdons pas une minute pour nous rendre au nord d'Avrillé.

Au bout d'un long silence, Fabrice, mon collègue du jour, rompu à ce type de tâche, me demande avec sérieux et fermeté :

« Mélvir, tu es certain d'avoir pris les batteries ? Une fois sur place, si nous constatons qu'elles manquent à l'appel, nous devons revenir les récupérer. Tu seras sûr de te prendre une avoinée par le patron. Et là, je te jure que tu n'auras plus d'oreille.

— Oui, j'ai tout contrôlé avant de partir. Pourquoi veux-tu que je les aie oubliées ?

— T'es tellement maladroit. Depuis que je te vois bosser, tu cumules les oublis et les boulettes. Et puis, t'es lent, très lent. Réveille-toi, merde. Moi, je sors pas de ton école d'ingénieur, pourtant, je carbure à fond les manettes. Tu sais qu'avec tes diplômes, t'as pas le droit de décevoir !

— Tout se passera bien », murmuré-je, histoire qu'il se rassérène.

Nous arrivons enfin sur les lieux dégarnis du futur chantier de construction. Le vent nous cingle la figure. J'ai d'ores et déjà mal au cœur. Ma bouche s'est asséchée. Je me sens faible. Pourvu que nous réussissions à planter ces soixante-dix-neuf bornes dans les temps.

Fabrice est taillé pour être un grand géomètre. Sa carrure imposante évoque la force sculpturale d'une statue antique. Sa motivation et son énergie sont sans limites. Je ne l'ai jamais vu traîner ni flancher. Dès qu'il arrive au cabinet, il court déjà et à la fin de la journée, il a encore cette pêche que je n'ai pas. Ou plutôt que j'ai perdu à jamais à cause de cette sale bête qui me bouffe de l'intérieur.

Pendant qu'il installe le matériel et effectue le relèvement pour mieux se situer sur le chantier, je m'efforce de placer les différentes bornes là où elles devraient être implantées. Le plan des lieux, dessiné sur ordinateur, m'aide à me repérer, non sans difficulté par endroit. Je suis déjà bien diminué alors que la journée débute à peine. Le temps passe et toute manipulation devient pénible. Tout s'annonce mal. Je suis dans le rouge sous ce ciel gris.

Très vite, l'heure de procéder aux implantations arrive. Je soulève la masse. Mes mouvements manquent d'énergie. Mes bras tremblent à chaque coup. La plupart, d'ailleurs, atterrissent à côté de la borne à enfoncer. En plus d'être imprécis, mes gestes ne sont pas suffisamment puissants. Où est donc ma force de jeune homme ? Quand reviendra-t-elle ? Cette force qui m'est indispensable pour œuvrer dehors.

« Magne-toi, Mélvir ! Et fais gaffe à la position de la borne ! Tu vois bien qu'elle est partie pour être de travers. Fais le tour et frappe avec la masse sur le côté opposé. Tu vas voir, elle va se redresser. »

Ses conseils me permettent de rectifier la position de la borne. Les coups que je donne n'ont pas assez de puissance pour l'enfoncer rapidement dans le sol. Pendant ce temps, l'heure passe et nous ne pouvons que constater qu'il reste un grand nombre de bornes à planter.

Fabrice a le regard plein de doutes. Il semble s'inquiéter à mesure que le temps s'écoule. À me regarder travailler avec mes petits bras presque sans muscles. À voir mes gestes ralentis et inefficaces. À voir mon état plein de faiblesses et de fragilité. À me voir peiner si vite. L'inquiétude se lit dans ses yeux, tout comme l'orage se lit dans les cieux moroses. Le ciel reflète mon état, s'assombrissant progressivement comme pour partager ma fatigue.

Nous nous arrêtons enfin vers midi et quart pour reprendre des forces. Mon esprit égaré a aussi besoin d'un bon repas pour retrouver l'énergie majoritairement dépensée en vain. J'ai apporté un casse-croûte fait de pain, de jambon et de fromage. Je mords dedans avec avidité. Fabrice, qui ne semble pas harassé par cette tâche, avale une tomate, une banane et une orange dont le jus